

ses employés ou sert mal ses clients; maison, administration mal dirigée : *Qui pourrait vivre dans une pareille BARAQUE? J'entrerais dans une auberge; c'était le diable, bien sûr, qui m'avait amené dans cette BARAQUE où l'on ne pouvait ni boire ni manger.* (Champfleury.) *Le ministre et le chef de division sont exigeants pour lui, et le piocheur menace de quitter la BARAQUE.* (Balz.) *Je suis dans une vraie BARAQUE, chez des avaricieux qui me coupent le pain.* (M. de St-Hil.)

— Argot de collège. Armoire où les écoliers enlèvent leurs papiers et leurs livres : *Outre ces causes de corruption, il se trouvait dans nos salles d'études des BARAQUES où chacun mettait son butin.* (Balz.)

BARAQUÉ, ÉE (ba-ra-ké) part. pass. du v. *Baraquer* : Des troupes BARAQUÉES. *L'aspect d'un camp BARAQUÉ n'est pas aussi pittoresque que celui d'un camp sous la tente.* (Mellot.)

BARAQUEMENT s. m. (ba-ra-ke-man — rad. *baraquer*.) Art ou action de baraquer, d'établir des troupes sous des baraques : *Depuis le XVIII^e siècle, le BARAQUEMENT s'est bien perfectionné.* (Walsh.) *Le BARAQUEMENT des troupes en campagne ne devrait avoir lieu que quand les circonstances ne permettent pas de loger les soldats autrement.* (Gén. Bardin.) *Maître servant à baraquer un corps de troupes : L'armée abandonna les bagages et le BARAQUEMENT.*

BARAQUER v. n. ou intr. (ba-ra-ké — rad. *baraquer*.) Art milit. S'établir sous des baraques : *Les troupes vont BARAQUER.*

— v. a. ou tr. Etablir sous des baraques : *BARAQUER les soldats.*

Se baraquer v. pr. Se construire des baraques, s'établir sous des baraques : *Les soldats n'eurent pas le temps de se BARAQUER.* (Acad.)

BARAQUETTE s. f. (ba-ra-kè-te.) Mar. Sorte de poulie composée de deux ou trois rouets établis les uns au-dessous des autres, dans la même caisse.

— Pathol. Nom vulgaire d'une épidémie catarrhale qui sévit en 1761.

BARAQUILLES s. f. (ba-ra-ki-lle, II, mouill.) Art culin. Pâté de viandes hachées.

BARARDJAN, nom d'une des principales routes de Perse, qui conduit de Merw à Madsjan. Il est probable que ce nom, défiguré par les Arabes, est l'abréviation du mot persan *Burader-djan* (l'âme du frère). Plusieurs savants arabes ont porté le nom de Barardjan; on cite, entre autres, Abou-Mohammed-Kacem ben Mohammed-Barardjan, imam célèbre par son savoir. Il on dit aussi BARARDJAN.

BARAS s. m. (ba-râss). Nom donné par les Arabes à une espèce de lépre.

BARAS (Marie-Marc-Antoine), économiste français, né à Toulouse en 1764, mort en 1794. Il fut d'abord avocat au parlement de Toulouse, mais il renonça au barreau pour se livrer à l'étude de l'économie politique. Ayant fait un voyage à Paris, il entra en relations avec Condorcet, Bailly et Rabaut-Saint-Etienne. En 1791, élu membre du conseil municipal de Toulouse, il se montra plein de zèle pour les améliorations réelles, mais ennemi de tous les excès. Cette modération lui fut fatale; dénoncé comme fédéraliste, il fut appelé à Paris devant le tribunal révolutionnaire et condamné à mort. On a de lui un traité d'*Arithmétique politique* (Paris, 1790, in-8°); un *Eloge du docteur Price* (Toulouse, 1791), in-4°; et un *Tableau de l'instruction publique en Europe*, 2 vol. in-8°, très-rare.

BARASSA, dame provençale d'une noble maison, dont le nom a été assez tristement immortalisé par une de ces anecdotes scandaleuses que Brantôme, en ses *Dames galantes*, raconte avec tant de sans-gêne. La Fontaine en ses *Contes* avec tant de finesse. Sans avoir la finesse de l'un et, à défaut de finesse, le sans-gêne de l'autre, essayons de rapporter le fait que rappelle le nom de Barassa.

Gasbert, troubadour limousin du commencement du XIII^e siècle et duquel on a un poème sous ce titre : *Las Bastias d'amour* (les joies de l'amour), était amoureux de Barassa; mais il n'était ni prince, ni comte, pas même chevalier, et il n'était pas encore le poète applaudi de toutes parts et qu'on fêtait, oubliant sa roture. La très-noble et hautaine damoiselle refusa ses hommages.

Cependant Gasbert composa en l'honneur de celle qu'il aimait des tençons si pleines d'amour ardent et timide à la fois, des tençons si jolies, que sa réputation de poète peu à peu se fit jour, grandit, et que la cruelle dont le nom était dans toutes les bouches lui fit dire que « lorsqu'il aurait été fait chevalier, elle serait fort contente de l'épouser. »

Gasbert écrivit tant de beaux vers, que Savari, son maître, le fit mettre à genoux et le frappa trois fois du plat de son épée, en prononçant la formule consacrée. Le poète chevalier court alors et bien vite vers sa belle, qui l'accueille avec joie et accepte sa main.

A quelque temps de là, Savari était envoyé en Espagne comme ambassadeur et emmenait avec lui Gasbert, son serviteur. Barassa, restée seule et désolée, pleurait, lorsque survint un chevalier normand qui la consola, et la consola si bien qu'il lui fit oublier son poète, son époux, obtint ses plus douces faveurs, enfin la conduisit à Arles, où bientôt il l'abandonna déshonorée et misérable.

Il y avait longtemps de cela. Gasbert revint enfin et, passant à Arles, alla loger dans une maison, lieu assez mal famé, étant fréquenté par les gens d'armes. La nuit venue, il entra en son appartement et, dans son lit, ainsi qu'il l'avait commandé à l'hôtesse, trouva une fille folle, folle de son corps dont elle faisait trafic... C'était Barassa.

A quelques jours de là, l'infidèle épouse pleurait et priait dans la cellule d'un couvent d'Avignon, où bientôt après elle mourait repentante et en odeur de sainteté.

Quant à Gasbert, onques on ne l'entendit chanter depuis, quelque prière qu'on lui fit; toujours éloigné de ses compagnons d'armes, seul, triste, abattu, sans vie en apparence, on ne le voyait, comme autrefois, plein d'ardeur que pour affronter follement la mort dans toutes les occasions que, fréquemment alors, lui offrait la guerre civile; un jour même, dans une rencontre entre les Marseillais révoltés et les troupes de Charles I^{er}, comte d'Anjou et de Provence, on le crut un instant perdu pour toujours. Il n'en était rien, la mort semblait ne vouloir pas de lui.

Alors Gasbert déposa l'épée du soldat, comme il avait déjà renoncé à la vielle et à la mallette du troubadour, et alla frapper à la porte du monastère de Pignat (Hérault), où il mourut en 1263.

BARAT s. m. (ba-râ). — Les langues néo-celtiques ont conservé presque intacte cette ancienne racine, comme on peut le voir par les quelques exemples ci-contre : en breton *barad*, tromperie, trahison; en gallois, *bradur*, un trompeur, *bradu*, trahir, *brad*, trahison; en écossais et en irlandais *brath*, fourberie, etc.). Anc. dr. Dol, fraude, tromperie; d'où *baraterie*. Ce vice a été personnifié dans le *Chemin de pauvreté et de richesse* de Jean Bruyant, notaire au Châtelet, composé en 1342 et cité dans le *Ménagier de Paris* (Paris, 1847, 2 vol. in-8°).

Es vois un homme à moi venir
Qui bien semblait estre advocas
Qui parler sceut en tous cas

Coiffe et habit fourré portait
Et richement se déportait
Pseudhomme semblait et sans rict
Clerc et valet avec lui ot
Le maître fut Barat nommés.
Et ce ne fut pas mesnomés.

(Tome II, p. 24.)

« Brevet d'interprète délivré, dans les Etats du Levant, par les agents diplomatiques à des indigènes qui font le service de drogman auprès des consulats et des ambassades. Les drogman investis du *barat* ont des insignes et un costume particuliers. De plus, par une fiction de droit, ils relèvent, pendant le temps que durent leurs fonctions, de la juridiction du pays auquel ils sont attachés. Le *barat* est devenu une sorte de charge que le titulaire peut vendre en faisant agréer son acquéreur. Les *barats* de France et d'Angleterre sont les plus recherchés. »

BARAT (Nicolas), orientaliste français, né à Bourges vers le milieu du XVIII^e siècle, mort en 1766. Elève de Richard Simon, il fut le collaborateur du père Thomassin pour son *Glossarium universale hebraicum*, dont il publia plus tard une nouvelle édition. Il aida aussi de ses lumières J.-B. Duhamel pour son impression de la Bible (Paris, 1766, in-fol.). Il était entré comme élève à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et, après sa mort, son éloge fut prononcé par l'abbé Paul Talle-mant. Il laissa un ouvrage qui fut publié en 1714, à Amsterdam, sous le titre de *Nouvelle bibliothèque choisie*.

BARATA (Lorenzo), dessinateur et graveur italien, travaillait à Rome vers 1629 et fut nommé à cette époque professeur au collège des peintres à Utrecht. M. Ch. Blanc lui attribue une suite de dix *Vues de monuments antiques de Rome*, que Heineken croit avoir été exécutés par Alessandro Baratta.

BARATARIA (île de), île imaginaire dont Sancho Pança, écuyer de don Quichotte, obtint le gouvernement, et où il éprouva, sous une forme ultra comique, tous les désagréments attachés à la puissance. Les écrivains font de fréquentes allusions à la royauté éphémère et pacifique de Sancho, aux déboires que lui valut cette royauté d'un jour et surtout à sa manière de rendre la justice, fonction qu'il sut remplir avec une bonhomie doublée de finesse. Nous allons remettre sous les yeux de nos lecteurs les trois faces sous lesquelles se manifesta ce gouvernement. Ces détails un peu longs nous exposent, nous le savons, aux reproches de la critique; on ne manquera pas de nous accuser de prolixité, comme s'il pouvait y avoir jamais de la prolixité dans un travail encyclopédique qui a placé ces deux mots en tête de son programme : *Tout dire*.

« Le duc dit à Sancho de se tenir prêt à partir pour son île, où ses nouveaux sujets l'attendaient comme on attend la rosée du mois de mai. — Monseigneur, répondit Sancho en faisant une profonde révérence, mes sujets, ainsi que Votre Altesse, sont assurément beaucoup trop polis; mais je ne vous cacherai point que depuis que du haut du ciel j'ai vu la terre au-dessous de moi plus petite qu'un grain de moutarde, je ne me soucie plus autant de devenir gouverneur. Qu'est-ce, en effet, je vous le demande, que de commander dans un

petit coin d'un grain de moutarde? Cela vaut-il la peine de s'en tourmenter ou d'en être fier? Le plus sage est de s'en tenir à l'état où la fortune nous a placés; d'y mener une vie obscure, irréprochable, tranquille, sans se mêler de gouverner quelques douzaines de ces petits hommes, qui de près ne sont pas grand-chose, et d'un peu loin ne sont rien du tout. — Comment, Sancho! reprit le duc, vous parlez en vrai philosophe, et vous me prouvez chaque jour davantage que vous serez un excellent gouverneur. Au surplus, j'acquiesce ma parole : je vous ai promis une île; elle est prête. Vous la trouverez belle et bien conditionnée; c'est à vous de voir si vous la voulez. — Oh! puisqu'elle est là, monseigneur, et qu'elle me vient de vous, je ne la refuserai point, quand ce ne serait que pour prouver que je m'entends en gouvernement tout aussi bien et peut-être mieux que tant de bavards qui en parlent. — Soyez donc prêt demain matin à vous rendre dans vos Etats. Ce soir on doit vous apporter les nouveaux habits et les autres choses nécessaires à votre dignité. — Comment sont-ils faits ces nouveaux habits? On aura beau m'habiller de toutes les façons, je n'en serai pas moins Sancho Pança. — Sans doute; mais vous savez bien que des marques extérieures distinguent les diverses professions : un magistrat n'est pas mis comme un soldat, un soldat ne l'est point comme un prêtre. Vous, Sancho, qui devez être à la fois et militaire et lettré, vous aurez un vêtement qui tiendra de l'un et de l'autre. — Je crois vous avoir dit, monseigneur, que je n'étais pas un grand lettré, puisque je n'ai jamais su lire; mais beaucoup de gouverneurs ne l'ont guère su plus que moi. Quant à mes qualités militaires, je me bats fort bien lorsque je suis le plus fort. Voilà tout ce que je peux vous offrir. »

(Ici arrive don Quichotte, qui fait asseoir Sancho à ses côtés et lui donne des conseils pour gouverner sagement son royaume.)

« Surtout, corrige-toi de ton habitude de mêler à tes discours cette foule de proverbes qui, le plus souvent, sont hors de propos : ce n'est pas, je te l'ai déjà dit, qu'un proverbe court et bien appliqué n'ait quelquefois de la grâce; mais en les accumulant tu leur ôtes tout leur mérite. »

« Pour ce dernier article, monsieur, interrompit l'écuyer, le bon Dieu seul peut y mettre ordre. J'ai la tête pleine de proverbes : aussitôt que je veux parler ils se pressent tous sur mes lèvres, et quelquefois les meilleurs ne sortent pas les premiers. Cependant je vous promets d'y prendre garde. Un bon averti en vaut deux. Quand la maison est bien fournie, le souper est bientôt prêt. Il y a du remède à tout, hors à la mort. Tant vaut l'homme tant vaut la terre. Il n'est rien tel que d'être le maître. Quand on commande et qu'on tient le bâton, il est aisé de faire ce qu'on veut. L'on n'a qu'à se frotter à moi, l'on y laissera sa laine. Les sottises des riches sont des sentences. Il ne faut qu'avoir du miel, les mouches viennent bientôt. Ma grand-mère disait souvent : Tu vaudrais autant que tu possèdes... »

« Satan puisse-t-il t'emporter! s'écria don Quichotte en colère; depuis que je t'ai recommandé de ne plus dire de proverbes, tu en inventes, je crois, de nouveaux. »

Enfin Sancho, revêtu d'une simarre et d'un manteau mordu avec la toque pareille, part pour son île, monté sur un beau mulet suivi de son âne chéri.

Ici, Cervantes prend la parole et adresse une invocation à sa muse :

« O toi qui sur un char de flamme parcoures sans cesse les deux hémisphères; flambeau sacré de l'univers, éternel ornement des cieux, père immortel de la nature, dieu de Chrysa, de Sminthe et de Délos, puissant bienfaiteur du monde, à qui les hommes ont dû la salutaire médecine, la poésie enchantresse, viens échauffer mon faible génie du feu divin de tes rayons; viens me prêter ta lyre d'or, et célébrer avec moi les hauts faits, les grandes merveilles du gouvernement de Sancho Pança. »

« Un bourg à peu près de mille maisons, qui appartenait au duc, composait le puissant État où Sancho devait donner des lois. On lui dit que ce bourg s'appelait l'île de Barataria. Aux portes de sa capitale, Sancho trouva les principaux du peuple, qui venaient au-devant de lui. Les cloches sonnèrent; tous les habitants témoignèrent une grande joie; notre écuyer fut porté en triomphe à la paroisse, où il rendit grâce à Dieu, après quoi les clefs de la ville lui furent remises, et des crieurs publics le proclamèrent gouverneur perpétuel de l'île de Barataria. Le bon Sancho reçut tous ces honneurs en silence, d'un air grave, sans paraître trop surpris, et tous les habitants étaient étonnés de la mine, de la barbe épaisse, de la taille courte et ronde de celui qu'on leur avait choisi pour maître. »

« Au sortir de l'église, Sancho, conduit à la salle de justice, fut installé sur un siège de velours, sous un magnifique dais. L'intendant du duc, qui faisait l'office de maître des cérémonies, lui dit avec respect : — Seigneur, une coutume antique et révérende prescrit au nouveau gouverneur qui prend possession de cette île de commencer par juger deux ou trois causes un peu difficiles, afin que son peuple, témoin de sa sagesse, se réjouisse d'avance de la félicité dont il doit jouir : Votre Sei-

gneurie ne refusera point sans doute de se soumettre à cet usage. »

« Sancho, satisfait de lui-même, écoutait avec complaisance les justes éloges qu'on lui prodiguait, quand une femme éplorée arrive, tenant à la gorge un jeune berger, et criant : — Vengeance! vengeance! ce scélérat que vous voyez m'a trouvée seule au milieu des ciamps; il s'est prévalu de sa force pour m'enlever le bien le plus cher, le plus précieux à une honnête fille, le bien qu'à travers mille périls j'avais, avec tant de peine, conservé depuis plus de vingt ans, et que j'étais loin de garder pour un pareil misérable. Justice, justice, seigneur gouverneur! — Je vais vous la rendre, répondit Sancho; mais c'est au jeune homme à parler. — Hélas! seigneur, reprit celui-ci, je n'ai pas grand-chose à dire. Je suis un malheureux porcher; ce matin j'étais venu vendre au marché quatre cochons, sauf votre respect, que j'ai même donnés pour moins qu'ils ne valaient. En retournant à mon village, j'ai rencontré cette brave femme, qui m'a dit bonjour d'un air amical. Amicalement, j'ai répondu bonjour, et nous nous sommes mis à causer ensemble. Le diable, qui se mêle de tout, s'est mêlé de notre conversation; mais je vous assure, et je suis tout prêt à l'affirmer par serment, que cette bonne dame n'a point trouvé mauvais que le diable s'en mêlât. Elle est à présent bien méchante, elle était alors douce comme un mouton. »

« Cela n'est pas vrai! interrompit la femme en criant; je me suis longtemps défendue, je n'ai cédé qu'à la force, et je demande, selon les lois, des dommages et intérêts. — Cela est juste, reprit le gouverneur. Jeune homme, vous avez sur vous de l'argent? — Hélas! seigneur, j'ai vingt ducats, prix des cochons que j'ai vendus; les voilà dans une bourse. — Donnez cette bourse à la plaignante, et ne vous arrêtez plus une autre fois à causer amicalement. La femme aussitôt prit la bourse, donna mille bénédictions à l'excellent gouverneur qui venait au secours des filles malheureuses, lui fit une douzaine de révérences, et s'en alla toute consolée. Dès qu'elle fut hors de la porte, Sancho dit au berger qui pleurait : — Mon ami, cours après ta bourse; elle est à toi si tu la reprends. Le jeune homme ne se le fit pas répéter; il part comme un trait, et les spectateurs ne peuvent deviner encore quelle est l'intention du gouverneur. »

« Au bout de quelques instants, on voit revenir la plaignante, échevelée, les yeux en feu, les bras levés, tenant sa bourse dans son sein, et menaçant d'un air furieux celui qui cherchait à s'en emparer. — Qu'est-ce donc? s'écria Sancho. — C'est ce voleur, répondit la femme, qui, malgré votre jugement, en plein jour, devant tout le monde, veut me reprendre cette bourse; mais pour en venir à bout il en faudrait bien quatre comme lui. Ah! qu'il ne connaît guère celle qu'il attaque! Allez, allez, petit garçon, mes poings sont plus forts que les vôtres. — Ma foi, je l'avoue, dit le jeune homme essouffé, je renonce à mon entreprise ainsi qu'à mes pauvres ducats. — Vaillante fille! s'écria alors Sancho, rendez cette bourse à cet homme : si vous aviez défendu votre honneur comme vous défendez votre argent, rien ne vous serait arrivé. Sortez tout à l'heure, effrontée! et si vous osez jamais reparaitre dans mon île, je vous ferai donner deux cents coups de bâton. L'admiration qu'on avait déjà pour la sagesse du gouverneur fut portée à son comble par ce trait. »

« De la salle de justice, Sancho fut conduit au palais qui devait être sa demeure. Là, dans une vaste salle, était dressée une grande table, couverte d'excellents mets. Notre gouverneur, qui mourait de faim, se hâta de remplir son assiette; mais à peine il portait à sa bouche le premier morceau, qu'un grand personnage noir placé au bout de la table baissa sa baguette, et sur-le-champ l'assiette et le plat furent emportés. Le maître d'hôtel diligent vient présenter un autre mets : le gouverneur veut en goûter; la baguette arrive avant lui, le mets disparaît comme l'autre. Surpris et peu satisfait de cette promptitude à dégarner la table, Sancho demande à l'homme à la baguette si la coutume du pays est de dîner comme l'on joue à passe-passe. — Non, seigneur, répond le grand personnage : j'ai l'honneur d'être le médecin des gouverneurs de cette île; cette place, qui me fait jouir de fort gros appointements, me prescrit le soin d'étudier le tempérament, la complexion de monseigneur, afin de lui faire éviter tout ce qui pourrait être nuisible à sa précieuse santé. Pour cela, j'assiste toujours à ses repas, et je ne lui laisse manger que les choses qui lui conviennent. Le premier plat dont Votre Seigneurie a goûté était un aliment froid, que son estomac aurait eu de la peine à digérer; le second, au contraire, était chaud, provoquant trop à la soif, risquant d'enflammer les entrailles et d'absorber l'humide radical si nécessaire à la vie. »

« C'est à merveille, reprit Sancho; mais, par exemple, ces perdrix rôties ne peuvent que me faire du bien; je vais en manger une ou deux, sans courir le plus petit danger. — Non, assurément, monseigneur, et je vous défends d'y toucher. — Pourquoi cela, s'il vous plaît? — Parce que notre maître Hippocrate a dit expressément dans ses Aphorismes : *Omnis saturatio mala, perditis autem pessima*; ce qui signifie que la perdrix est le plus mauvais des aliments. — Cela étant, monsieur le docteur,